

La cicatrice
L'histoire de Jacob de Tadeusz Słobodzianek
Quelques réflexions

LEONARD NEUGER¹

La référence au jugement biblique de Salomon dans le Premier Livre des Rois apparaît dans *L'histoire de Jacob* à trois reprises. Une fois dans l'exergue de la pièce, dans le passage parlant de la peur éprouvée par le peuple d'Israël à la nouvelle du jugement du Roi, une fois dans la mise en scène chez les sœurs franciscaines lors du sermon du père Marian (épisode XIV), et une fois dans le discours du personnage de Papa juif à la fin de la pièce. Par conséquent, le jugement de Salomon est inscrit dans le sens global de l'œuvre, mais aussi dans les commentaires symboliques portant sur les événements concrets. Ce jugement est présent dans le schéma religieux – chrétien et juif – mais il fonctionne aussi dans le schéma profane, non parce que l'acte de Salomon est entré dans la langue familière (« le jugement de Salomon ») et dans la mémoire collective, mais aussi parce que la peur du peuple d'Israël découle de l'écart entre la condition humaine et la sagesse divine.

Voici que deux prostituées qui ont mis au monde des enfants au même endroit et en même temps s'adressent à Salomon. L'un des bébés est mort, ce qui déclenche une dispute entre les deux femmes : qui est la vraie mère de l'enfant

¹ Leonard Neuger, né en 1947, est slaviste et traducteur polonais. Membre actif du syndicat « Solidarność », il a été interné en 1981 pendant l'état de guerre. Libéré en 1982, il a émigré en Suède en 1983 où il a obtenu le poste de professeur de littérature polonaise à l'Université de Stockholm. Auteur de traductions et de livres sur la littérature polonaise et suédoise, il est lauréat de nombreuses distinctions ; la dernière a été décernée par Svenska Akademien en 2017.

vivant ? Dans la tradition juive, c'est la mère qui détermine l'identité de l'enfant, c'est pourquoi ce différend prend une dimension capitale. La scène biblique est presque vide : il y a des femmes, un nourrisson, Salomon et des gardes. Salomon arbitre ainsi : coupez l'enfant en deux avec une épée et donnez-en la moitié à chacune. La mère – décide finalement Salomon – est celle qui préfère donner l'enfant à l'usurpatrice plutôt que de le condamner à mort. Dans la pièce, le père Marian dira que Salomon donne l'enfant « à la mère qui prend soin de lui ». Il n'a pas tout à fait raison, la mère désignée par le Roi est forcément la **vraie**. Dans cette scène, « la vraie mère » indiquée par le Roi est la mère biologique (mais pas nécessairement *ethnique* !), comme le montre de façon univoque son attitude éthique, perçue ici comme une attitude naturelle, propre aux mères. On le sait. Et pourtant, il y a quelque chose de surprenant dans le message biblique, que je n'ai pas remarqué tout de suite – il faut l'admettre – et qui rend perplexes certains traducteurs de la Bible. Eh bien, quand tout Israël a appris le jugement de Salomon, il a commencé à avoir peur de lui, « parce qu'il savait qu'il réglait les choses selon la sagesse divine ». Nous, lecteurs de la Bible, savons que la sagesse du Roi est surnaturelle, parce qu'auparavant, dans un rêve considéré comme une vision, il demandait à Dieu de lui accorder la sagesse et sa demande a été exaucée. Mais le peuple d'Israël ne sait rien de la vision-rêve du Roi ! Alors pourquoi a-t-il peur de Salomon ? Il devrait plutôt s'en réjouir et être rassuré de savoir qu'il pourra toujours compter sur un jugement juste. Et qu'est-ce qui indique, dans ce jugement, que Salomon possède une sagesse surnaturelle ? Je pense que, si nous voulions comprendre / ressentir cette peur face au jugement non humain, nous devrions adopter momentanément une perspective humaine : que se serait-il passé si les deux femmes avaient accepté que l'enfant soit coupé en deux ? Ou si l'usurpatrice avait montré plus d'empathie et avait voulu sauver l'enfant qui n'était pas le sien ? Cela, nous ne le saurons jamais...

Alors peut-être est-ce cette peur qui nous conduit à avoir confiance en la sagesse de Salomon ? Cependant, nous ne pouvons le faire qu'à la condition d'y voir la sagesse divine. Et à condition d'être sûrs que l'enfant sera sauvé.

Désormais et pour toujours, cet enfant sera un enfant spécial : physiquement entier, mais symboliquement coupé en deux. Il sera celui qui a évité d'être coupé physiquement. Quoi qu'il en soit – il ne s'en souviendra pas, certes – il sera un enfant que les deux femmes se disputeront un jour. Il sera celui qui, à l'aube de sa vie, soumis au jugement du Roi, portera le poids de ce destin. Il sera déchiré, marqué à vie. Le jugement du Roi est aussi le jugement de Dieu, parce que la sagesse de Salomon n'est pas de ce monde. Et comme le peuple d'Israël le sait,

l'enfant le saura tôt ou tard. La Bible ne le dit pas ; dans un merveilleux éclat de lumière, nous voyons Salomon non-humainement sage et... le rideau tombe à jamais : il s'abat sur cet enfant, sur toute sa vie, sur tout ce qui se passe dans le monde et donc dans l'histoire aussi.

J'ai commencé mon analyse en reprenant le cadre symbolique-sacré de la pièce emblématique de Tadeusz Słobodzianek *Notre classe* et j'y reviendrai plus tard. Mais l'ordre de *L'Histoire de Jacob* est différent. Comme cela est fréquent chez l'auteur de *Notre classe*, la pièce est fermement ancrée dans la réalité et imprégnée d'histoire en ce qui concerne deux points essentiels : l'histoire d'une personne lambda, ici l'histoire individuelle de Roman-Jacob (inscrite dans le drame familial), et les événements historiques importants relatifs à toute la communauté. Ce n'est qu'à partir de ces deux types d'histoire que les significations symboliques se construisent. Dans l'histoire qui renvoie au premier sens, il est facile de voir l'analogie avec le personnage authentique, le prêtre Roman Jakub Weksler-Waszkinel. Les motifs fondamentaux de ce récit coïncident avec la biographie bien connue et souvent commentée de ce prêtre : éducation dans une famille polonaise traditionnelle, vocation sacerdotale, études de philosophie à l'Université catholique de Lublin, maîtrise et doctorat sous la direction du Recteur de l'université, séjour à l'université de Paris. Et ensuite, un tournant, le prêtre apprend qu'il est un Juif sauvé par les parents polonais. Il décide de prendre deux prénoms et deux noms pour construire sa nouvelle identité, identité de ces deux filiations, et d'aller en Israël, d'abord pour apprendre à connaître sa famille juive, ensuite pour y rester, s'installer en Terre Sainte et dans le pays de ses ancêtres juifs ; pour être un ecclésiastique catholique et en même temps juif, et peut-être même pour unir ces deux religions. Cette trame générale est globalement conforme à ce que nous savons du père Roman à partir des autres sources. En outre, l'histoire relative aux événements marquants pour la communauté coïncide plus ou moins avec des événements réels. Mais, comme d'habitude chez Słobodzianek, la pièce n'est pas un documentaire historique et elle n'est certainement pas la biographie du père Roman – les événements présentés ne lui sont pas forcément arrivés, sans parler des paroles prononcées dans la pièce. D'ailleurs, Słobodzianek nous prévient que les prénoms et les noms des personnages ne sont pas authentiques (à commencer par ceux du prêtre) et que les événements ne découlent pas tant des biographies des personnages qui apparaissent dans la pièce que des expériences des Polonais et des Juifs qui ont vécu en Pologne pendant la Seconde Guerre mondiale, puis au temps du communisme, et de la peur qui planait sur les terres polonaises.

Ajoutons que cette peur n'était pas commune aux Polonais et aux Juifs, bien qu'elle ait eu la même source dans l'histoire. Comme si l'histoire, elle aussi, était marquée par le jugement de Salomon.

Trois traumatismes sont présentés dans la pièce de Słobodzianek : le premier, c'est l'histoire du Père-Recteur sur le massacre en Volhynie, le second, l'histoire de l'oncle Noam sur le meurtre abominable de son fils et de sa femme par les Polonais, le troisième, l'histoire d'Inez sur l'abus sexuel incestueux par un prêtre catholique. Ce sont les histoires choquantes, condamnables, ne méritant aucune circonstance atténuante, même si l'esprit de conciliation la cherche spontanément. C'est le dilemme : *l'un ou l'autre* ! Meurtre d'un enfant, viol et meurtre de la femme de Noam, assassinat de milliers de Polonais par des Ukrainiens, dont la famille du Père-Recteur, viols et cruauté du massacre de Volhynie, viol d'une enfant par un prêtre catholique – impossible de le pardonner et encore moins de le comprendre ! C'est *l'un ou l'autre*, tout est divisé en deux, partagé, déchiré. Mais le champ de bataille de l'histoire n'est pas le seul à être déchiré, c'est surtout le corps du père Marian. Ce corps est la clé de voûte, mais aussi une tentative d'abroger le dilemme de *l'un ou l'autre*. Ses parents polonais l'ont sauvé d'une mort certaine au péril de leur vie. Ils ont vraiment vécu dans la peur durant toute leur vie, ils ont sacrifié tout ce qu'ils avaient pour leur enfant juif, même la dignité, ils ont même négligé leur propre fille ! Ses parents et son frère juifs ont été assassinés par les Allemands, sa famille, oncles et cousins juifs, sont morts des mains des Polonais. Et pourtant, lui (son corps) constitue la preuve que le dilemme *l'un ou l'autre* peut, et même doit, être abrogé (bien que non invalidé). Il est un prêtre catholique polonais et aussi un Juif dans le kibboutz religieux en Israël. Il est un corps – à la fois proche et étranger – même dans un couvent catholique en Terre Sainte. Le dilemme *l'un ou l'autre* d'Inez se retrouve également en lui ; il connaît très bien les ignominies commises par le clergé, ce qui est également signalé dans les scènes antérieures. Mais il sait aussi que ce *l'un ou l'autre* ne doit pas forcément exclure, et même n'exclut pas vraiment, ni l'Église, ni la foi catholique, ni la foi juive, du moins dans son intériorité. Le rejet final du catholicisme et le choix du judaïsme, comme le fait Inez, ne doit être ni une thérapie pour guérir le trauma vécu, ni le rétablissement de l'ordre perturbé du monde. Jacob ne conteste pas les événements terribles, mais n'accepte pas leur universalisation et lui oppose quelque chose d'assez banal et fragile : son corps. Il veut être catholique et juif à la fois. Avec entêtement et abnégation, il apprend la judéité et il fait des erreurs. J'en ai déjà indiqué une : le père Marian interprète le jugement de Salomon comme parallèle à son propre destin : la mère est celle qui

prend soin de son enfant. C'est la sollicitude pour l'enfant, et non le lien de parenté (c'est-à-dire le lien de sang) qui est la preuve de la vraie maternité. Pour les Juifs, comme je l'ai déjà écrit, la mère choisie par Salomon doit être vraie, biologique, mais pas nécessairement *ethnique*. La seconde erreur, c'est la prise du prénom de son père juif ; dans la tradition juive, c'est impossible, et c'est signalé dans la pièce. On peut dire que le père Marian marmonne sa judéité, qu'il la prononce avec un accent catholique. C'est vrai, sous pression, il enlève la collerette, mais il ne renonce jamais à porter la croix sur sa poitrine. Eh oui, cette croix choque dans le kibboutz. Ces erreurs, marmonnements, écarts, sont caractéristiques de la cicatrice. Parce que la cicatrice est un endroit durci de contact qui relie deux parties déchirées, mais qui n'appartient à aucune d'entre elles. La cicatrice et la suture sont consécutives à la cassure, blessure, déchirement, lésion, et montrent toujours une antériorité, un souvenir. Sur le plan religieux de la pièce, elles renvoient au jugement de Salomon. Par conséquent, elles concernent les juifs et les catholiques. Mais c'est peut-être ici que la rupture est la plus marquée, car pour les Juifs, la femme choisie par le Roi est la vraie mère, alors que pour le père Marian la vraie mère, c'est aussi bien la mère qui prend soin de l'enfant (mère polonaise) que la mère biologique (mère juive) qui l'a donné pour le sauver (c'est la plus grande marque d'affection, proche de la scène du jugement de Salomon).

Sur le plan séculier, les déchirements sont accompagnés d'une grande et d'une petite histoire. Le protagoniste de la pièce rencontre les otages de l'histoire. De plus, il est lui-même otage.

Dans l'épisode I, Marian alors garçon de sept ans, dit : « Si je suis Juif, vous verrez ce que je suis capable de me faire » et il le répétera une autre fois. Tous l'interprètent comme une sorte de chantage enfantin. Cette phrase se compose de deux parties ; dans la première, il est question d'un état de choses, vrai ou faux. On peut cependant le considérer comme possible, ce qui est confirmé au cours de l'action de la pièce. La seconde est la menace d'un enfant. Les enfants font souvent du chantage. La pièce de Słobodzianek révèle un second sens, plus profond de cette phrase : « ce que je suis capable de me faire » se transforme en une question fondamentale et grave : qu'est-ce que je me ferai si d'aventure il s'avère que je suis Juif ? Cela pourrait également être cette question : comment t'appelles-tu ? Qui es-tu ? Avec un point d'interrogation obligatoire à la fin de la phrase. La logique de la cicatrice fait changer les formules de transgression inscrites depuis toujours dans la littérature polonaise et consiste à rejeter ou à accepter des formes de plus en plus parfaites. Dans la logique de la cicatrice, il

n'y a pas de formes plus ou moins parfaites, leur place est prise par l'auto-conscience. C'est alors que l'on ne rejette pas, mais au contraire, on rajoute les prénoms (les identités). Marian ne disparaît pas dans la pièce de Słobodzianek qui ajoute à Marian le prénom Jacob. Et pourtant, il existe une fissure entre eux, l'endroit de la suture, une cicatrice profonde qui ne guérit pas. La marque du coup d'épée inaccompli de Salomon.

La critique a parfois reproché à Słobodzianek l'abus des symétries, en particulier dans *Notre classe*, sa pièce la plus célèbre. Le but de ces symétries est de souligner les similitudes des destins, des choix, des actes des personnages, malgré des différences drastiques. Le fameux *l'un ou l'autre* devait être supprimé ou amorti à travers les similitudes des choix (ou des crimes). Dans *L'Histoire de Jacob*, les symétries de Słobodzianek acquièrent une dimension tout à fait nouvelle. Apparaissent, certes, deux religions, deux mères et aussi deux familles, mais apparaît en plus la question du père, qui n'existe pas dans le récit biblique où il n'a que peu d'importance pour l'identité de l'enfant. Chez Słobodzianek, cette question a un énorme poids. Si on l'appréhende littéralement, on peut dire que Marian ne fait que chercher la figure du Père, car son père (polonais) est un homme aux abois, anxieux, tourmenté par la menace constante à laquelle sont exposés sa famille et son fils (Marian), il est paralysé par la noirceur du sort qui les attend. En même temps, il est complètement dévoué à Marian, il l'aime et l'admire, mais même cet amour est imprégné de peur, parce qu'il sait qui est Marian, mais ne sait pas qui il devrait être. D'une certaine manière, il est une copie symétrique du père juif : il donne à son fils tout ce qu'il peut lui donner, excepté le sentiment de sécurité. L'héritage qu'il lui laisse est l'amour et la peur. Un tel Père ne peut pas être détrôné, Freud n'en aurait aucune utilité. Marian part donc à la recherche de la figure du Père, et il a à la fois de la chance et de la malchance parce qu'il rencontre toujours sa réplique qui lui offre de l'amour, quelque sollicitude et protection (Père-Recteur), mais aussi la peur. Parce que ces Pères sont des otages de l'histoire.

Il en est de même en ce qui concerne le motif de Marie-Madeleine (Nina) et le rejet de l'amour des autres femmes par Marian. D'un côté, il rejette l'amour d'une jeune fille (Hania), n'est pas en mesure d'assumer un rôle de père, et de l'autre – déjà en tant que prêtre – il est d'une certaine façon fasciné par la femme déchu (Nina) à qui il est prêt à donner de l'amour sous forme de *caritas*. Dans le kibboutz, il repousse Inez comme autrefois Hania (il est significatif que dans les didascalies, Słobodzianek précise que les trois rôles doivent être joués par la même actrice). Le premier rejet l'orientera vers le séminaire, le second

provoquera son retrait du kibboutz religieux et *de facto* de la version orthodoxe de la judéité.

Le père Marian pourrait être un personnage d'une pièce « d'évolution » : on apprend l'histoire de sa vie depuis l'enfance jusqu'à l'âge mûr, on est témoin de ses étapes successives, des décisions qui mûrissent en lui et de la façon dont il mûrit grâce à elles. Cependant, l'appartenance à ce genre de pièces (sur l'évolution) est caduque car on y voit une faille évidente. Pourquoi ? Parce que l'évolution consiste à passer de formes inférieures à des formes supérieures en faisant des choix – même s'ils sont parfois hésitants. Dans une pièce construite selon la logique de la cicatrice, c'est impossible. Ici, ce serait plutôt un conte moral racontant l'histoire d'un personnage qui chemine. Je dis « ce serait », parce que le conte moral exige aussi l'élimination de la cicatrice, réclame un choix et, de surcroît, explique le bien fondé du choix de *l'un ou l'autre*.

C'est pourquoi je pense que Słobodzianek a écrit une tragédie : sur un homme à la foi profonde, sur un amour profond, sur un homme droit et honnête qui est radicalement rejeté, rejeté de l'histoire racontant la maturation, l'évolution du personnage, et aussi du conte moral. L'histoire se déroule autour de lui, on entend les voix des victimes et des humiliés, et tout est empreint de méchanceté et de peur. Autour de lui ? Ce n'est pas vrai, l'histoire le traverse de part en part, presque jusqu'à le détruire ! Cependant, il a été sauvé, au tout début, et n'accepte pas de traiter ce salut comme une coïncidence. Le jugement de Salomon est un témoignage de la sagesse donnée par Dieu et là, il n'y a pas de place pour le hasard. Il doit donc se libérer du caractère aléatoire de l'histoire et inscrire sa propre histoire et celle des autres dans un ordre sacré, qui ne l'invalidera pas, mais qui lui donnera un sens supérieur : juif et catholique. C'est ainsi qu'il devient une figure tragique, car ce sens-là ne reçoit de consentement ni de ses proches, ni de ses adversaires, ni de l'Église, ni des Juifs. La grande idée de relier ce qui dans les Bibles chrétiennes se trouve entre les pages de l'Ancien (juif) et du Nouveau Testament conduit à un approfondissement des divisions, à des disjonctions violentes. En outre, ce sens ne le libère pas de la rupture à l'intérieur et se transforme en douleur, désespoir, colère, parfois irritation enfantine, dont les sources ne peuvent pas être décelées parce qu'elles sont situées dans la cicatrice invisible, faite par le coup d'épée symbolique inaccompli de Salomon. En cherchant ses proches et sa maison, il se retrouve seul, parce que sa place est dans la cicatrice, à la place douloureuse sans place, dans l'u-topie.

Traduit par Kinga Joucaviel